

Extrait de *Mars-la-Promise* (roman)

FINAMAR se composait, disaient les néophytes, d'une partie avion, d'une partie fusée et d'une partie réservoirs. Il est vrai que la première était, en quelque sorte, une réplique de l'ancien avion spatial *Hermès*, projeté puis rapidement abandonné par l'ESA durant les années 1980. Six fois plus volumineuse que ce frère cadet, cette partie essentielle constituait, à vrai dire, la spationef proprement dite en sa qualité de lieu de vie et de poste de pilotage. Les deux autres parties du vaisseau contenaient, l'une les magasins de denrées et de matériels, l'autre les moteurs et leurs propergols. Et c'était précisément celle-ci, ainsi que l'ordicentre venait de le confirmer, qui était concernée par l'alerte annoncée.

En vérité, tout l'équipage savait qu'il ne se passait à priori rien d'anormal ; que cette sortie était prétexte à un exercice destiné à maintenir l'entraînement de l'équipage ; qu'elle se bornerait vraisemblablement à une inspection très routinière – mais maintenir cette routine équivalait à surentraîner la vigilance de l'équipage, chose plus que nécessaire lors d'une telle mission.

En vidoscaphes lourds, c'est-à-dire équipés de tout le matériel de survie, Vincent et Isabelle s'étaient donc dirigés vers le sas bâbord : celui servant aux sorties dans le vide spatial. Ils y avaient pris place dans les « libellules », ainsi que les spationautes surnommaient les petits véhicules individuels dérivés du « fauteuil spatial » américain. Réduits à de petits sièges-coques équipés de réacteurs à air comprimé, ils autorisaient une plus grande liberté de mouvements que leur antique modèle.

C'est donc ainsi que deux lilliputiens cosmiques s'étaient mis à évoluer autour de la masse de FINAMAR, se projetant rapidement vers l'extrémité du vaisseau où se trouvaient les huit grandes tuyères, pour l'heure inactives.

Vincent dut tempérer l'ardeur de sa femme, qui l'avait distancé aussitôt qu'il avait donné l'ordre de se porter en avant. Il savait bien ce qui avait motivé ce départ pour le moins fulgurant : la peur.

En effet, si son mari avait déjà pris part à la dernière mission lunaire franco-américaine de février 2023, les états de service spationautiques d'Isabelle se limitaient à trente-cinq jours en tout et pour tout à bord de l'ISS, au cours de quatre missions assez espacées et d'inégales longueurs. C'était là qu'elle avait réellement joué sœur Anne en attendant le retour de Vincent, parti pour la Lune à bord du vaisseau *Tycho-Brahé III*. Les sorties extra-véhiculaires autour de la station n'avaient, en vérité, rien de comparable aux évolutions autour d'une spationef évoluant en pleine espace : la proximité de la Terre était un gage rassurant, qui permettait à tout spationaute virevoltant dans l'espace de se tranquilliser en portant ses regards vers le monde bleu taché d'ocre autour duquel l'ISS faisait du cabotage. Par contre, l'espace libre était un océan, en comparaison duquel même le Pacifique eût fait figure de flaque d'eau. L'univers noir constellé de points brillants mais sans éclat nouait le ventre, triturait les neurones, redéfinissait à lui seul le mal de l'espace. Chercher à repérer la Terre ou Mars n'était qu'une dangereuse illusion : la « narcose spatiale » s'emparerait presque aussitôt du spationaute, qui perdrait alors tout sens de l'orientation, même auprès d'objets aussi volumineux que son propre vaisseau, avec toutes sortes de graves conséquences dont nul, en vérité, ne connaissait encore parfaitement l'étendue...

Le commandant rejoignit alors le sous-lieutenant Snard pour s'arrimer à sa libellule – c'était une nécessité : tandis que l'un vérifierait l'étanchéité de la coque grâce à un scanner mobile, l'autre transmettrait les relevés à l'ordicentre, au moyen d'un ordinateur portable. Tous deux étaient en surplus relayés par un autre membre de l'équipage : pour l'heure, le capitaine Borowsky.

Alors commença la fastidieuse inspection.

Les libellules pouvaient être réglées afin de fournir à leurs usagers une poussée équivalente à la vitesse du vaisseau, de sorte qu'il ne leur était pas nécessaire de s'arrimer à la coque. En fait, les époux Snard étaient devenus chacun un satellite de FINAMAR, apte à calculer automatiquement sa position et sa vitesse orbitale.

L'inspection inutile prit une heure et quarante-cinq minutes – inutile parce qu'elle faisait partie des exercices pré-programmés mais, en vérité, indispensable pour l'éventualité que nul à bord ne

souhaitait : la rupture accidentelle d'un point de la coque et de toutes les conséquences envisageables ! Le personnel de FINAMAR ne la qualifiait donc d'inutile que pour entretenir son propre moral.

Au terme de leur orbite autour du vaisseau, les spatonautes entamèrent leur retour pulsé vers le sas de sortie.

Le Commandant Snard fit alors ce qu'il n'aurait pas dû : virevolter pour faire face à l'immensité cosmique. Pivotant lentement sur lui-même, il distingua le mini-disque bleu pâle de la Terre puis, beaucoup plus proche, la sphère ocre du but de l'expédition.

C'est alors que se produisit ce qu'il eût souhaité éviter précédemment à son épouse : une brusque attaque de la pire version du *mal de l'espace*.

Il en ressentit immédiatement tous les symptômes : perte de la coordination des mouvements alliée à une extrême sensation de vertige. C'était comme si, sur un simple regard, son être tout entier se perdait corps et esprit dans l'espace. Le vide prodigieux aspirait toute sa volonté. Un seul geste eût pu le sauver : presser un contact de son vidoscaphé qui lui injecterait une dose d'adrénaline pure. Mais il se sentait totalement incapable d'esquisser le moindre geste, désormais...

– Borowsky à Snard 2, grésilla tout à coup le contacteur dans les oreilles d'Isabelle. Alerte ! Snard 1 en péril. Je répète : Snard 1 en péril. Intervention immédiate. Confirmez. *Over*.

– Snard 2 à Borowsky, répondit aussitôt Isabelle. Bien reçu. J'interviens immédiatement. *Over*.

Snard 2, c'est-à-dire Madame l'épouse du commandant de bord, vola au secours de son mari, soit Snard 1 pour une terminologie radio convenue depuis le début du voyage au sein de l'équipage de FINAMAR. Ce fut elle qui, agrippant son époux comme une panthère l'eût fait de sa proie, pressa le contact libérant l'injection d'adrénaline salvatrice. Snard 1 eut un long sursaut, que Snard 2 eut soin de contrôler en ceinturant le commandant, puis en accrochant un filin de secours à la ceinture de son vidoscaphé. Elle se dépêcha ensuite de l'entraîner vers le sas, à l'intérieur duquel elle le poussa plus qu'elle ne l'aida à y pénétrer.

**Lisez la suite dans *Mars-la-Promise*
(à commander sur ce site)**